

ETC



Des images et des hommes

Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, Expression, Saint-Hyacinthe. Du 27 avril au 25 mai 1997

Jean Dumont

Number 40, December 1997, January–February 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumont, J. (1997). Review of [Des images et des hommes / Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, Expression, Saint-Hyacinthe. Du 27 avril au 25 mai 1997]. *ETC*, (40), 50–52.

SAINT-HYACINTHE DES IMAGES ET DES HOMMES

Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, Expression, Saint-Hyacinthe. Du 27 avril au 25 mai 1997

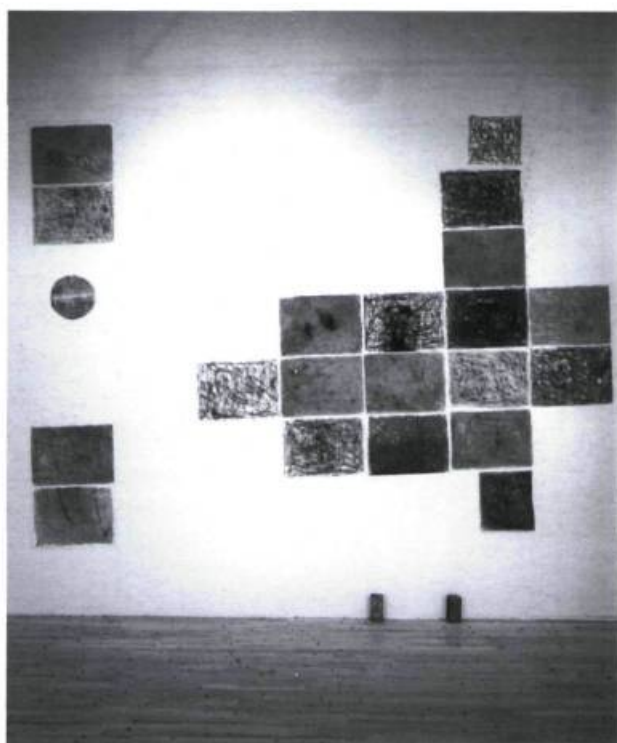


PHOTO: GUY L'HEUREUX

Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, 1997. Vue partielle de l'installation; bâtons à l'huile, brique, papier journal, roches; 5,4 m x 6 m.

Tous ceux qui, victimes d'une modernité mal soignée, alimentent régulièrement la chronique d'une mort maintes fois annoncée de la peinture, devraient se précipiter, l'œil et l'esprit bien ouverts, aux expositions de Madeleine Dubeau. Non pas parce que, dans cette discipline toujours bien vivante en fait, elle serait la seule artiste digne d'intérêt. Heureusement non. Mais parce qu'en dehors de la qualité indéniable de sa peinture, l'évolution de sa pratique depuis plus de vingt ans constitue non seulement une récusation point par point du diagnostic mortifère, mais également un traitement de choc des séquelles d'une pensée moderne qui n'en finit pas de confondre les contenus et les contenants.

Détail non négligeable, cette réflexion s'érige — et peut-être en tire-t-elle toute son efficacité, sur un fond de totale liberté, y compris celle d'être sensible dans chacun des gestes posés et dans chacune des décisions prises. Cette liberté n'est jamais revendiquée comme un drapeau. Elle n'est en rien le sujet des expositions. Elle pervase de l'ensemble comme une forme de latence, et reste en cela disponible aux spectateurs qui en usent, comme d'ailleurs

de la sensibilité, sans en être véritablement conscients.

Les pistes ouvertes à la réflexion foisonnent dans la démarche et les œuvres de Madeleine Dubeau, autant que les occasions et les prétextes à dérives esthétique et philosophique chez le spectateur qui s'y arrête. Ce riche bourgeonnement est enté sur une cohérence qui, bien que n'étant jamais annoncée comme un projet, se manifeste au fil des événements comme un « effet » indubitable de la production. Depuis le milieu des années 70, période à laquelle l'artiste a abandonné l'usage des faux-cadres pour travailler sur toile libre et éviter ainsi le côté « fenêtre ouverte sur le monde » familier à toute une tradition picturale, cet « effet » consiste en une sorte de gommage, pour ne pas dire de quasi impossibilité d'existence d'une vision hegelienne de cette peinture. Hegel considèrerait en effet que la peinture ne s'adressait qu'au seul regard, et donc à une âme détachée de son existence corporelle, ce qui la désignait comme un art romantique. Or, depuis quelque temps déjà, les événements/peinture de Madeleine Dubeau sont moins des expositions que l'on regarde, sous l'angle traditionnel, que des installations que l'on parcourt... L'œil,

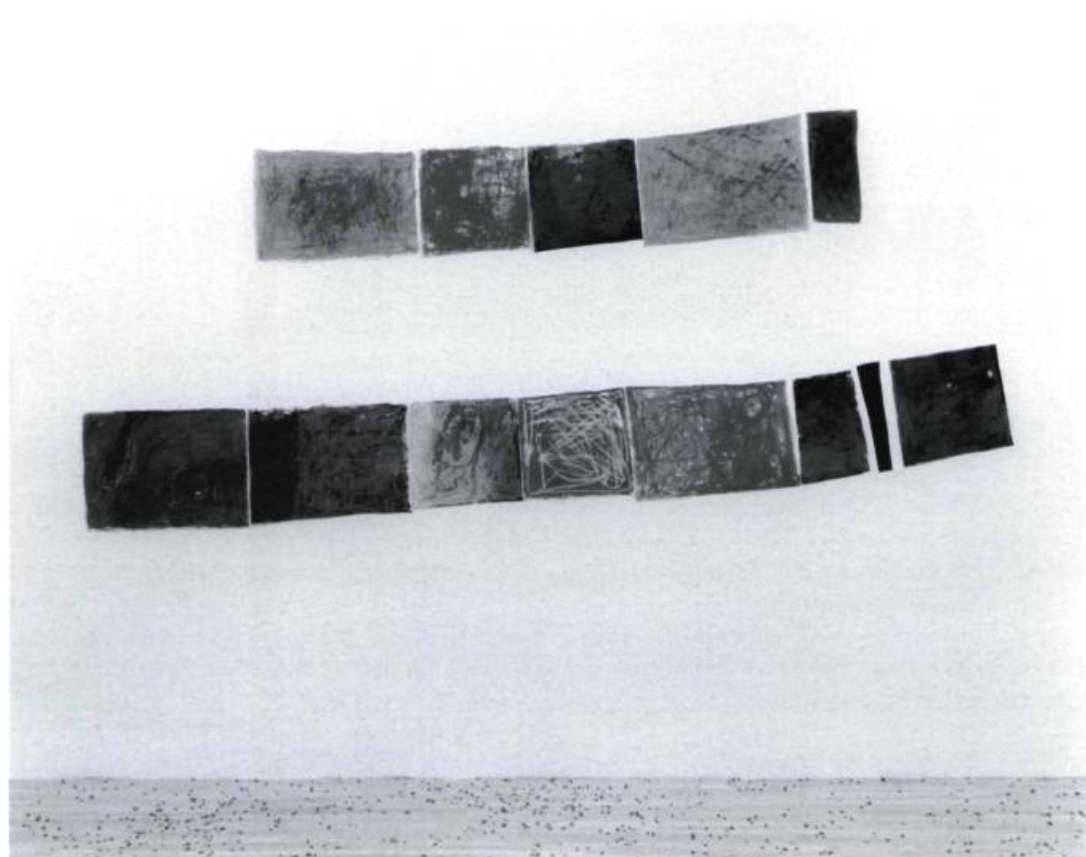


PHOTO: RICHARD-MAX TREMBLAY

Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, 1997.
 Vue partielle de l'installation; bâtons à l'huile, brique, papier journal, roches; 3,6 m x 3, 2 m.

s'il est toujours bien sûr sollicité, et merveilleusement il faut le dire, n'est plus seul à l'être. Il est ancré à un corps plongé lui-même au cœur d'un monde qu'il ressent dans toutes ses fibres. Le réel n'est plus alors la seule construction de l'humain. Il échappe à ce dernier par tous les silences de l'ignorance et des savoirs impossibles. Et l'Être, parce qu'il a pris forme, se sent soudain fragile...

Cette fragilité devenait évidente à quiconque pénétrait au Centre Expression, où les éléments rouge-orangé de la dernière production de Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, éclataient littéralement sur les cimaises de la galerie. Les dessins, exécutés au bâton à l'huile sur papier, s'alignaient sur les murs en une étrange et immense germination dont la fausse horizontalité et la fausse verticalité avouaient l'origine aléatoire et sensible. Le spectateur pouvait bien sûr établir un lien métaphorique entre la

disposition de ces éléments à dominante rouge, coupés de quelques formes circulaires et au cœur desquels semble s'agiter un peuplement microscopique qui parfois les déborde, et les structures complexes qui président à la naissance, au développement et à la déchéance du corps humain. Mais on peut aussi y retrouver maints témoignages d'une histoire oubliée qui, bien plus qu'aujourd'hui, liait l'art et la société de son temps.

Là encore, Madeleine Dubeau « engage » sa production sans jamais faire état des savoirs impliqués ni imposer ces derniers au détriment d'autres qui les auraient précédés. Elle est d'aujourd'hui, tout simplement. Elle ne cite pas le passé. Si ce dernier ressurgit parfois, c'est parce que l'ancienne mémoire a encore droit de cité à côté d'un savoir récent qui ne l'a pas déplacée. Le présent est donc peut-être beaucoup plus riche qu'on ne le pense habituel-



Photo: Guy L'Heureux

Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, 1997.
Vue partielle de l'installation; bâtons à l'huile, brique, papier journal, roches; 5,5 m x 6, 9 m.

lement. Le nouvel espace peint que l'artiste a créé sur les cimaises d'Expression pourrait bien, par exemple, être très proche de celui que créaient les peintures murales du Moyen-Âge, destinées à transmettre le savoir à ceux — et c'était la grande majorité, à qui le livre était encore inaccessible. Aujourd'hui, *Les Heures Safranées* nous réapprendrait à lire la peinture, à nous qui sommes devenus des analphabètes de l'image à cause de leur infernale

multiplication, particulièrement télévisuelle. Nous ne savons plus suivre patiemment du regard le fil de la couleur ou du dessin.

Curieusement pourtant, Gutenberg et le livre sont responsables de l'hegelianisation du regard porté sur la peinture dont il était question au début. L'idéal humain serait-il alors une sorte de Moyen-Âge informé, qui aurait gardé de plus la clarté médiévale de ses débuts ? Les nostalgiques des parvis auraient-ils une touche de raison ?

Dans *Les Heures Safranées*, certains éléments sont exécutés sur des supports pré-informés : des pages du magazine *Voir*. Faut-il voir là une tentative de traiter des relations devenues parfois difficiles entre l'image et l'écriture, à partir du moment où l'accès au savoir écrit s'est popularisé ? Alors que les autres éléments de l'exposition sont hauts en couleur, les pièces exécutées sur papier imprimé sont majoritairement dans une sorte de grisaille sans relief. Or ce temps de la naissance du livre et de la multiplication de l'écriture, la Renaissance, pour appeler l'époque par son nom, fut aussi celui où a « existé un genre pictural dont la couleur était concrètement absente (même si elle était parfois évoquée) ». Coïncidence, mémoire enfouie, ou étonnante richesse du présent ?

Ce qui est certain, c'est que ce corps, négligé par la raison moderne comme élément du réel parce qu'elle voulait considérer ce dernier de l'extérieur, est bien l'élément clé de la production plastique de Madeleine Dubeau. Absent de la production comme telle, cette dernière n'en exige pas moins sa présence, ne serait-ce que par les gravillons et les briques semés sur le parquet de la salle d'exposition, et qui font de cette dernière non plus le lieu des cimaises vouées au regard, mais un espace dont le corps du spectateur est indifférencié.

Photo: Guy L'HEUREUX



Madeleine Dubeau, *Les Heures Safranées*, 1997.
Vue partielle de l'installation. Bâtons à l'huile, brique, papier journal; 229 x 140 cm.

JEAN DUMONT